

Cd, réédition. CYCLE MARIA CALLAS (1/3) chez Warner classics. LES DEBUTS DE MARIA CALLAS EN ITALIE...



Cd, réédition. MARIA CALLAS I chez Warner classics. LES DEBUTS DE MARIA CALLAS EN ITALIE... Warner classics réédite pour les 40 ans de la disparition de Maria Callas à Paris (ce 16 septembre 2017), nombre de ses enregistrements décisifs parmi lesquels s'imposent les premiers essais convaincants réalisés en Italie, dès 1949, à Naples, Rome, Florence. Ainsi s'affirme et dans des emplois ambitieux, déjà éprouvants pour l'interprète – actrice autant que chanteuse, le tempérament et la vocalité d'une artiste

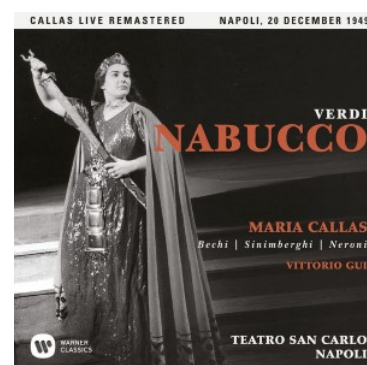
complète, capable d'incarner et d'exprimer les tiraillements intérieurs de personnages complexes tels Abigaille, Kundry, Elena... Souvent alors, la jeune diva, pas encore trentenaire, démêle sous le noeud des intrigues de l'Histoire biblique, médiévale, spirituelle, les intentions cachées et progressives des profils psychologiques concernés. Femme ambitieuse, pècheresse flamboyante puis servante repentie, patriote amoureuse et d'une rare loyauté en sentiments, la Callas à ses

débuts foudroie déjà par la justesse de ses choix artistiques, par l'intensité de son tempérament dramatique.

Né en 1923, Sophie Cecilia Kalos née à Manhattan (USA) de parents grecs, s'affiche alors à 26 ans avec un aplomb déterminant, où percent déjà sens dramatique, présence impétueuse et vocalité expressive. Car la jeune cantatrice ne fait pas que chanter les notes, elle les vit, capable déjà d'une maturité exceptionnel, précise et sûre de ses intentions.

3 productions heureusement enregistrées (3 live remastérisés en 2017), témoignent de son apparition à la phénoménale sincérité : Nabucco (1949) au San Carlo de Naples ; Parsifal à Rome en novembre 1950 ; enfin I Vespri Siciliani sous la direction du légendaire d'Erich Kleiber (le père de Carlos), à Florence en mai 1951. Celle qui n'a pas encore réalisé sa transformation physique (en sirène people et glamour au tournant des années 1953 – 1954, alors sur la scène de la Scala de Milan), affirme un tempérament manifeste servi par les possibilités vocales étonnantes de son ample mezzo-soprano.

NABUCCO, Naples, Teatro San Carlo décembre 1949. C'est la première production intégrale enregistrée où paraît Callas, et sa première et seule Abigaille scénique de sa carrière : facilité des vocalises, sens du drame, impériale ardeur, la jeune Maria âgée de 26 ans a déjà tout d'une grande interprète : la fureur et la tendresse sur une tessiture dont elle maîtrise toutes les facettes émotionnelles, et toute les nuances expressives.





PARSIFAL, Rome, Auditorium della Rai, novembre 1950. Voici la seule Kundry de Callas, et déjà à 26 ans, le troisième et ultime personnage wagnérien qu'elle a incarné (après Isolde et Brunnhilde). Affichant ses formes généreuses sur la couverture, Callas Kundry est une créature vocalement sulfureuse et voluptueuse, entièrement dévouée à perdre le jeune

Parsifal qui ignore qu'il est le Sauveur. Puis, prenant conscience de sa nature perverse et démoniaque, la sirène séductrice évolue, à présent habitée par la culpabilité et le repentir final... Déjà le chant de la jeune Callas a tout compris des enjeux de cette femme clé dans l'opéra de Wagner, son testament spirituel. L'enregistrement est incontournable pour qui veut connaître les qualités d'actrice et de chanteuse de la jeune Maria Callas en Italie. De surcroît dans un répertoire qu'elle ne chantera plus après.

✘ **I VESPRI SICILIANI, Florence, Mai musical 1951.** Aux côtés de Boris Christoff (Giovanni Procida), la duchesse Elena de Callas éblouit par sa sûreté dramatique : l'actrice a encore gagné en finesse et en assurance d'intonation. La subtile baguette de Kleiber père dessine la fresque historique et amoureuse conçue par Verdi avec une autorité qui frappe par son intelligence et sa subtilité. En pleine occupation française, les siciliens entendent s'insurger et chasser l'étranger gaulois... Sicilienne de cœur, Elena aime Henri qui pourtant se range du côté du gouverneur Montfort, en réalité son propre père. Phrasés, nuances, vocalises sidérantes et précision de chaque inflexion émotionnelle : son Elena saisit par son éclat dramatique, sa justesse expressive, d'autant qu'alors, l'ouvrage est peu joué (comme aujourd'hui : mais les Elena verdiennes sont-elles encore de ce jour ?). De fait, Callas donne un relief saisissant à un personnage féminin héroïque, éreintée par la question politique, submergée par le

souffle de l'histoire violente : malgré ses actions, les Siciliens assassineront bel et bien tous les Français. En version remastérisée, ces 3 premiers legs discographiques réédités par Warner classics sont des musts pour tous.

CD événement, récital lyrique, compte rendu critique. JUAN DIEGO-FLOREZ : MOZART (La Scintilla, Minesi, 2016, 1 cd SONY classical)



CD événement, récital lyrique, compte rendu critique. JUAN DIEGO-FLOREZ : MOZART (La Scintilla, Minesi, 2016, 1 cd SONY classical). COUP DE TONNERRE sur la planète lyrique et révélation inouïe (l'événement le plus intéressant en cette rentrée lyrique 2017) : **le rossinien déjà divin, Juan Diego-Florez, se révèle mozartien miraculeux.** Dès le début du programme,

la saisissante suractivité de l'orchestre, scintillante et rafraîchissante retient l'attention tout d'abord, dans une prise réverbérée comme il faut, où jaillit comme un torrent doué d'une irrésistible et saine vitalité, le ténor Juan Diego-Florez, puissant, articulé et naturel, soutenu idéalement, au legato impériale. Face à son **Idomeneo**, à la fois nerveux et héroïque, mais aussi ardent, les instruments se mettent au diapason de son chant solaire à la tenue

éblouissante. Cela trépigne, s'agite, traversé par une étonnante énergie, sertie d'élégance et de finesse. Intensité, nuances expressives et grande intelligibilité : ce personnage Mozartien que l'on croyait connaître, pour l'avoir tant de fois, ailleurs, écouté sur scène, gagne un surcroît de relief, une autre identité ; en lui se dresse un héros inquiet donc nerveux. Habité par une profond questionnement. Cette instabilité émotionnelle servie par une technique vocale infaillible demeure ici captivante.

Puis le texte en allemand semble premier, primitif, d'une juvénilité naissante ; la couleur est idéale et exprime au plus juste, la vérité du prince Tamino, un être pur et loyal qui ne demande qu'à être initié à l'amour. Accordé au vol agile des instruments, la voix se fait dévoilement d'une tendre et vive volonté ; ce Tamino, dans les intentions et dans la clarté olympienne du chant, dans l'intensité de la ligne, est là aussi exemplaire.

Surtout se précise **l'Ottavio de Don Giovanni**, dont Diego Florez chante les deux airs : éperdu, amoureux mais statique ; excellent aussi par leur justesse expressive. Le voici ce héros de carton pâte, vainqueur du monde et des escrocs s'ils sont à bonne distance. Mais que ce chant épris a de noble simplicité, d'ivresse enchantée ; le ténor péruvien rossinien ès mérite (et avec quelle finesse ardente), est bien un divin Mozartien ; son legato est une caresse plus irrésistible que les violences de Don Giovanni. Que ne chante t-il le rôle sur scène dans une production et l'on verrait immédiat ce qui fait l'épaisseur du personnage quand ailleurs et trop fréquemment, il n'est soit qu'édulcoré ou caricaturé. Sublime incarnation.

Son **TITUS** éblouit par son humanité, celle d'un cœur terrassé par l'exemple moral et l'amour transcendant qu'il reçut de Bérenice. Soudain ce chant se fait leçon et apprentissage d'un humanisme devenu fraternité concrète et vivante ; et la vérité du dernier opéra de Mozart prend alors son sens : ce qu'apporte le ténor au personnage est incomparable. L'idéal politique

surgit devant nous : Titus fut bien ce « délice du genre humain » dont parle les historiens de l'Antiquité. Le témoignage prend tout son sens ici, c'est comme si le chant intense et embrasé et pourtant naturel de Diego-Florez se galvanisait lui-même en cours de réalisation, dévoilant / renforçant les enjeux dramatiques. Stupéfiant en agilité et justesse des intentions, ce chant a l'impact d'une balle ; la précision et la couleur décochées frappent au cœur : la vaillance en grâce du second Titus reste déconcertante. Mais ce n'est pas fini :

Son Ferrando (Cosi fan tutte) est justement victime extasiée de l'amour ; cœur immolé sur l'autel des sentiments qui se dévoilent : la séquence est un absolu d'une irrésistible ardeur... Qui nous rappelle ce qu'un Alfredo Kraus, hier, fut aussi capable de réaliser : soit parler en chantant et inversement. Où a-ton écouté un tel murmure lyrique, articulé, incarné, si juste ? Le sublime est l'ordinaire de ce disque superlatif et l'on se dit dommage que Decca chez qui le ténor a enregistré tous ses Rossini fulgurants, rate ainsi ses Mozart miraculeux...

Chant étincelant Quand il chante Mozart JUAN DIEGO FLOREZ sublime texte et musique comme s'il les créait

Même poésie vocale pour son **Belmonte**, à la fois sincère, tendre, en ivresse suspendue dont les instrumentistes font le frère de Tamino dans cette lueur émotionnelle d'une justesse elle aussi absolue. Honneur au pupitre des bois (clarinette, flûte, bassons au relief majeur), en complicité intérieur avec

le pianoforte idéalement calibré lui aussi, et d'une discrète mais constante couleur, tout au long de ce récital d'une musicalité parfaite. Ici le chant ivre du ténor est bien celui de Mozart lui-même, amoureux éperdu de sa récente épouse Constanze. Le **Dalla sua pace (2è air d'Ottavio)** étire la texture enchanteresse d'un legato unique à ce jour, et là encore, c'est Mozart, son personnage, la situation et le chant tout court, qui en sortent transfigurés ; votre serviteur avec. Merci au chanteur de ciseler en un format idéal, son chant de velours et de diamant : chanter juste jamais fort mais intensément. Voilà la clé d'un belcanto enfin réalisé.



Et bénéficiaire d'un chant souverain qui a bien compris que rien ne justifiait un trop plein de puissance, s'il n'était finement canalisé, le ténor divin nous crédite en fin de programme d'un **superbe air de concert de 9mn** : « **Misero! O sogno...**Aura, che intorno spiri », KV 431 pour le ténor et ami Johann Valentin Adamberger. Déjà romantique avant l'heure, avec des éclairs

instrumentaux faisant surgir les climats fantastiques et hallucinants de la situation, l'épisode nage entre deux eaux expressives : Sturm und drang et empfindsamkeit à la fois, entre tempête et murmure, Juan Diego-Florez, versatile, ciselé, diseur exceptionnel, subjugué mot par mot par son intelligence du texte et des climats émotionnels qui se succèdent. Le disque révèle l'immense Mozartien, le sublime bel cantiste, le ténor à la voix d'or. Ce disque est un miracle musical. **CLIC de CLASSIQUENEWS d'octobre 2017.**

Le premier disque Mozart du Rossinien Juan Diego-Florez est la meilleure expérience musicale vécue depuis une décennie. Réaliser un tel programme à ce moment de sa carrière, relève d'un prodige, d'une seconde naissance. Gloire au ténor. Sony confirme donc sa première place comme label des plus grands ténors actuels (Juan Diego-Florez y brille donc aux côtés de ... [Jonas Kaufmann](#)).



JUAN DIEGO-FLÓREZ chante Wolfgang Amadeus Mozart : airs lyriques.

« Fuor dal mar », Idomeneo
« Si spande al sole in faccia », Il re pastore
« Se all'impero », La Clemenza di Tito
« Del più sublime soglio », La Clemenza di Tito
« Dalla sua pace », Don Giovanni
« Il mio tesoro », Don Giovanni
« Un'aura amorosa », Così fan tutte
« Dies Bildnis ist bezaubernd schön », Die Zauberflöte
« Ich baue ganz auf Deine Stärke », Die Entführung aus dem Serail
« Misero! O sogno...Aura, che intorno spiri », KV 431

CD, compte rendu critique, opéra. MOZART : Juan Diego Flórez, ténor. La Scintilla Orchestra. Riccardo Minasi, direction. Durée : 51 mn – 1 cd Sony Classical

Compte rendu, opéra. Paris.

Opéra-Comique, le 19 octobre 2017. Kein Licht. Philippe Manoury : Kein Licht. Julien Leroy / Nicolas Stemann.

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra-Comique, le 19 octobre 2017. **Kein Licht. Philippe Manoury : Kein Licht. Julien Leroy / Nicolas Stemann.** Première création du mandat d'Olivier Mantei, directeur de l'Opéra Comique depuis 2014, Kein Licht sur des textes d'Elfriede Jelinek, Prix Nobel de la Paix, vient bouleverser les esprits des auditeurs rue Favart en cet automne 2017. Présenté comme un « thinkspiel » ou pièce à penser, aux sujets de la catastrophe nucléaire de Fukushima après le tsunami de 2011, ainsi que l'investiture de Donald Trump au Etats-Unis cette année, le spectacle voit 4 chanteurs sur scène et un orchestre mélangeant instruments classiques et traitements électroniques orbiter autour des performances de grand impact des comédiens : Caroline Peters et Niels Bormann.

**« Kein licht » – Pas de lumière
La réalité qui dérange, ma non
troppo**



Nous sommes très rapidement saisis d'un sentiment de cohérence artistique profond devant la levée du rideau. La scénographie quelque peu apocalyptique, mais surtout fabuleusement atomique de Katrin Nottrodt, avec les costumes très fluo de Marysol del Castillo, tout comme la création 3D pendant la performance, le chien sur scène du début à la fin, ou encore la scène qui s'inonde de dégâts nucléaires capturée en « selfie » par les comédiens et retransmis en live sur des écrans... Juste quelques exemples jaillissant à l'extérieur d'une conscience indéniable qui palpite à l'intérieur. Avec cette commande et création, l'Opéra Comique rappelle et se rappelle son histoire comme grand lieu de création contemporaine, bastion de la modernité, pétillant et effréné à côté de ses « grands cousins jumeaux », plutôt classiques Bastille et Garnier. A l'instar des créations notoires au théâtre national comme Carmen de Bizet ou Pelléas et Mélisande de Debussy, Kein Licht de Manoury risque de devenir un spectacle dont la postérité se rappellera après une incompréhension voire une perplexité initiale. Nous

félicitons l'esprit novateur et osé du directeur et l'encourageons à continuer dans sa démarche de grande valeur.

S'il ne s'agit pas d'un opéra dans le sens typique du terme, ... 4 chanteurs sur scène y interprètent des morceaux de texte de Jelinek selon leurs possibilités. Il y a là un parti-pris artistique qui cache derrière lui, un questionnement philosophique important ; ce n'est pas la question de tuer l'artifice dans l'art (chose incohérente et contre-intuitive, voire impossible), mais de faire de l'art devant n'importe quelle circonstance. Alors, comment seront les shows dans une ère post-apocalyptique ?



L'approche cette nuit peut avoir quelque chose de clairvoyant. Ainsi, les chanteurs chantent comme ils peuvent, se débrouillant plus ou moins au milieu d'un endroit insolite où des fils électriques frôlent des dégâts liquides qui coulent. Si la question bien classique de la vraisemblance titille certains esprits (ils se posent toujours la question de pourquoi Rosina, Figaro et Almaviva chantent un trio avant la fuite à la fin du Barbier de Séville), nous sommes ici au paroxysme. La réponse à la question, bien sûr, ne se trouve jamais en dehors de la réalité matérielle immédiate, au contraire, elle est au centre. Ici, pendant un des moments forts (et ils sont nombreux) où la scène s'inonde, les comédiens ne cherchent pas à fuir la scène, ils font des « selfies » et enregistrent des « snaps » avec plein les yeux, sourires loufoques et nonchalance totale. Pourquoi se sauver ? Pourquoi faire X ou Y d'extraordinaire, de courageux quand on n'est que « le deuxième violon » et que « celui-là ne peut rien faire. Il réagit seulement » ? (citations du livret).

La cohérence artistique de cette production unique en son genre se voit y compris dans les couches les plus subtiles de signification. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un opéra formel ni traditionnel, la pièce évoque et reflète non seulement l'actualité qui est la nôtre avec son texte et les jeux (et les enjeux !), elle exprime aussi la forme musicale classique par excellence, la sonate, mais dans la mise en scène plutôt, où le chant du chien ouvre et clôture le show, ... brillante récapitulation. Les chanteurs Sarah Maria Sun, Olivia Vermeulen, Christina Daletska et Lionel Peintre (ainsi que le quatuor vocal du Chœur du National Theater in Zagreb) sont à la hauteur du pari, bien que les vedettes soient vraiment les comédiens Caroline Peters et Niels Bormann.

L'orchestre United instruments of Lucilin avec les réalisations électroniques de l'IRCAM participe activement à l'atmosphère déconcertante mais jamais ennuyeuse du spectacle. Les performances sont toutes sans exception harmonieuses et concordantes en plein milieu du désordre nucléaire et

identitaire, voire carrément anthropologique tel que représenté sur scène. Une pièce à penser dont nous parlerons et reparlerons encore et encore. Félicitations à toutes les équipes et particulièrement à Olivier Mantei pour l'idée devenue spectacle, dont la réalisation finale s'avère bouleversante de cohérence et de profondeur.



Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Comique, le 19 octobre 2017. Kein Licht. Philippe Manoury, compositeur. Nicolas Stemann, mise en scène. Caroline Peters, Niels Bormann, acteurs. United

instruments of Lucilin, Orchestre. Julien Leroy, direction musicale. Illustrations : Kein Licht de Philippe Manoury © V Pontet Opéra-Comique, PARIS, 2017

CD événement, annonce. DOLCE DUELLO : Cecilia Bartoli / Sol Gabetta (1 cd Decca)

CD événement, DOLCE DUELLO (Decca). VOIX et VIOLONCELLE : Cecilia Bartoli et Sol Gabetta en duo... Créé au GSTAAD Menuhin Festival & Academy le 29 août dernier, le programme *Dolce Duello* met en scène l'accord exceptionnel du mezzo moelleux et agile de **Cecilia Bartoli** avec le chant voluptueux, éloquent du violoncelle de **Sol Gabetta**. Dans le Baroque, plus qu'ailleurs, l'expressivité dépend des interprètes capables d'incarner la puissance des sentiments suggérés... De surcroît le timbre du violoncelle se plie avec délices aux courbes acrobatiques et à l'ivresse parfois sombre de la soie vocale de Cecilia Bartoli. Les deux artistes articulent et cisèlent chacune la ligne vocale de l'instrument, la couleur et les intentions intimes de la voix. Comme en un jeu de miroir, les deux chants dialoguent, se répondent, fusionnent aussi dans l'expression des passions de l'âme. Elles défendent la même conception millimétrée des nuances, des accents, jouant aussi



la carte des climats et du caractère propre à chaque pièce. Cette attention portée à la charge émotionnelle du verbe comme de la note façonne un concert qui tout en associant deux éléments imprévus, démontrent l'étonnante littérature musicale, instrumentale et lyrique qui existe, en particulier depuis l'âge Baroque, pour la voix et le violoncelle. L'alliance des deux timbres apporte une tendresse de ton, des couleurs intérieures rares et profondes. On doit à Christoph Müller, intendant du Gstaad Menuhin Festival & Academy ce souci de la création et de l'excellence, sachant favoriser l'éclat de nouveaux programmes qui brillent grâce à la passion des artistes qui les défendent. Sol Gabetta est depuis des années une fidèle interprète à GSTAAD pendant l'été. Ambassadrice du plus grand festival estival en Suisse, la violoncelliste a le mérite de surprendre ainsi dans un programme inédit.

De Caldara à Vivaldi, de Handel à Boccherini, le duo Bartoli / Gabetta ose la fusion des timbres



Sur la trace des castrats créateurs de la plupart des airs ici restitués (en première mondiale pour certains), Cecilia Bartoli a sélectionné en complicité avec Sol Gabetta plusieurs airs d'une langue virtuose rare (Caldara dont deux

airs sont retenus, Domenico Gabrielli – ici la révélation de l'album, mais aussi Haendel ou Vivaldi...), – certains réalisant l'équation délicate de l'agilité et la sincérité expressive, cependant que Sol Gabetta, en conclusion du programme joue le Concerto opus 34 de Luigi Boccherini, d'une virtuosité là encore intérieure dont la soliste toujours très subtile, éclaire le parcours sentimental et émotionnel avec les instrumentistes de Cappella Gabetta (Andres Gabetta, direction).

Programme du cd Dolce Duello :

01. Antonio Caldara : « Fortuna e speranza » , Air de Emirena extrait de Nitocri (1722)
02. Tomaso Albinoni : « Aure andate e bacciate » , Air de Zefiro extrait de Il nascimento dell'Aurora (1710)
03. Domenico Gabrielli : « Aure voi de' miei sospiri » , Air de Inomenia extrait de San Sigismondo, re di Borgogna (1687)
04. Antonio Vivaldi : « Di verde olivo » , Air de Vitellia extrait de Tito Manlio (1719)
05. Georg Friedrich Haendel : « What passion cannot Music raise and quell! » , Air extrait de Ode for St. Cecilia's Day (1739)
06. Antonio Caldara : « Tanto e con sì gran pena » , Air extrait de Asaf extrait Gianguir (1724)
07. Georg Friedrich Haendel : « Son qual stanco pellegrino » , Air d'Alceste extrait de Arianna in Creta (1734)
08. Nicola Porpora : « Giusto Amor, tu che m'accendi » , Air d'Adone extrait de Gli Orti esperidi (1721)

09-11. Luigi Boccherini : Concerto pour violoncelle, op. 34



CD événement, annonce: DOLCE DUELLO (Decca). Cecilia Bartoli et Sol Gabetta – Parution le 10 novembre 2017. Prochaine grande critique du cd Dolce Duello le jour de la parution du cd – Gradn entretien exclusif avec Sol Gabetta à venir sur

CLASSIQUENEWS.COM

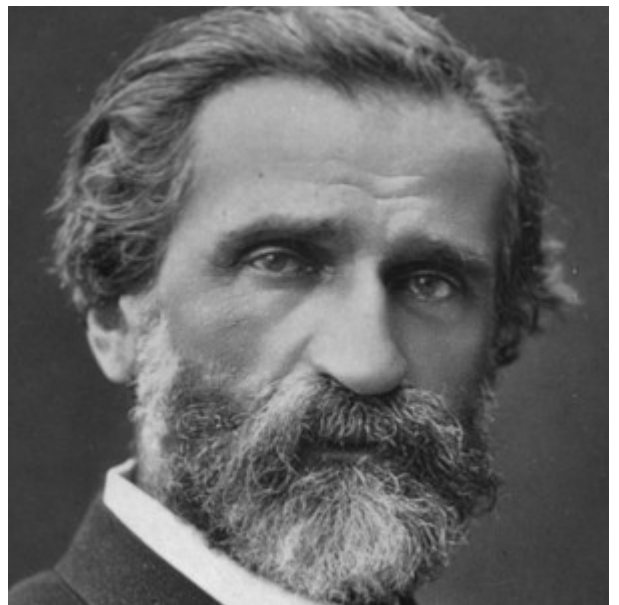
+ d'INFOS (teaser vidéo, séance de promotion sur le site dédié <http://www.dolceduello.com>)

LIRE aussi [notre Dépêche 1 annonçant le cd DOLCE DUELLO chez Decca / et la tournée européenne reprenant le programme passionnant de ce disque aux nombreuses partitions méconnues](#) voire recréées ainsi



Compte-rendu critique, concert. Parme. Teatro Regio, le 17 octobre 2017. Verdi. Orchestra dell'Opera italiana – David Crescenzi, direction.

Compte-rendu critique, concert. Parme. Teatro Regio, le 17 octobre 2017. Verdi. Orchestra dell'Opera italiana – David Crescenzi, direction. Depuis une quinzaine d'années, le club des 27, l'une des innombrables, mais aussi l'une des plus importantes, associations de mélomanes de Parme, organise un concert caritatif en octobre, pendant le festival Verdi.



Chaque année, deux associations sont mises à l'honneur, et l'édition 2017 de ce Fuoco di gioia, (du nom du chœur introductif de l'opéra Otello), ne fait pas exception. **City Angels** aide non seulement les SDF mais aussi les personnes en difficulté, en les accueillant dans des foyers, le temps qu'elles trouvent un travail et un toit. Quant à Cooperativa « Insieme », elle vient en aide aux personnes handicapées et à leurs proches. Dès le premier concert fuoco di gioia, des artistes de niveau international se sont joints au Club des 27 pour donner de l'espoir, le temps d'une soirée, à ceux qui en ont besoin et à ceux qui les soutiennent. De fait, l'ensemble des artistes présents sur la scène du Teatro Regio en ce 17

octobre ont assuré gracieusement le concert, faisant preuve à leur manière de générosité.

Fuoco di gioia : un concert placé sous le signe de la générosité

Ce sont donc neuf artistes de grande valeur qui ont assuré le show pour soutenir ceux qui, dans l'ombre, aident ceux qui en ont besoin. Cependant, la maladie s'en est mêlée, et Piero Pretti, victime d'une extinction de voix, a dû renoncer à venir au tout dernier moment. Le tout jeune ténor Ivan Defabiani l'a remplacé au pied levé, et avec brio, dans la scène de Riccardo (Un ballo in maschera) « S'avanza il conte ... Amici miei ... La rivedrà nell'estasi ». La voix est certes jeune, et murira avec le temps, mais la performance de Difabiani en ce 17 octobre est annonciatrice d'un futur grand Riccardo. Difabiani se montre tout aussi vaillant dans « Inferno... Sento avvampar mìnell'anima » (Simon Boccanegra, Adorno).

A chaque soirée sa révélation ; **Francesca Benitez**, campe une Gilda juvénile et émouvante et son « Caro nome » (Rigoletto) est tout en nuances et plein d'amour pour celui qu'elle prend pour un simple étudiant. Cependant la grande triomphatrice de la soirée est Dimitra Theodossiou ; la soprano grecque, consacrée « Cavaliere di Verdi » au retour de l'entracte, campe une Aida déchirée entre son Radamès chéri et son pays adoré (l'Ethiopie) ; mais c'est surtout dans I Lombardi alla prima crociata (« No ... Una causa giusta », Giselda) qu'elle se montre très émouvante, au point qu'une pluie de roses, roses

et blanches, s'abat depuis le loggione (ou poulailler) sur la soprano et l'orchestre qui, au final, reprennent l'aria de Giselda.

Désirée Rancatore n'est pas en reste, que ce soit dans « Non so les tetre immagini » (Il Corsaro, Médora) ou dans « Teneste la promessa ... E tardi ... Addio del passato » (La Traviata, Violetta). La soprano palermitaine a une gestuelle parfois excessive, mais son chant dans La traviata, aussi bien dans le finale du deuxième acte que dans le dernier aria de Violetta fait passer une émotion certaine. Notons également la très belle performance de la mezzo soprano **Renata Lamanda**, qui remplace, elle, Martina Belli initialement invitée, dans l'aria d'Eboli « O don fatale... O mia regina » (Don Carlo) ; la voix corsée et puissante de Lamanda, dont la tessiture correspond parfaitement au rôle, fait passer la princesse par des sentiments contradictoires sans pour autant en faire une femme faible. Non, Eboli apparaît ici dans toute sa splendeur de princesse mais aussi de femme.

Parmi les voix masculines, le baryton **Angelo Veccia** est un Rigoletto remarquable ; son « Cortigiani, vil razza dannata » claque avec force et derrière toute la rancœur accumulée le bouffon laisse transparaître l'être humain que sa difformité et sa laideur ont fini par faire oublier par les autres. Si la basse **Marco Spotti** est un Procida sombre, amer mais plein d'espoir pour la Sicile (I vespri siciliani ; « O tu Palermo »), son Grand Inquisiteur (Don Carlo) fait bien pâle figure face au Filippo souverain de **Riccardo Zanellato** ; dans cette scène « Il Grande Inquisitor... Son io dinanzi al rè », Spotti, qui nous avait séduit dans I vespri siciliani, manque curieusement de mordant et d'agressivité en inquisiteur. Quant à Riccardo Zanellato, son Lamento (« Ella giammai m'amò », grand air malheureux de Philippe II qui regrette que sa jeune épouse Elisabeth ne l'aime pas...) est de toute beauté ; toute la douleur du souverain et de l'homme passe aussi bien par l'introduction, superbement interprétée par le 1er violoncelle de l'Orchestra dell'Opera Italiana, que par la tristesse amère

exprimée par Zanellato juste avant la confrontation avec le Grand inquisiteur.

La soprano espagnole **Saïoa Hernandez** se distingue quant à elle dans *Un ballo in maschera*. L'aria difficile d'Amélia « Ecco l'orrido campo » est chanté avec dignité et élégance ; la peur de la jeune femme qui se retrouve dans ce champs sombre en pleine nuit est parfaitement transcrite ainsi que la stupéfaction de voir Riccardo arriver, la crainte d'avouer les sentiments qui l'animent et l'épouvante d'être surprise par son mari en compagnie du jeune homme.

David Crescenzi, excellent musicien et fin connaisseur de l'oeuvre de Verdi dirige l'Orchestra dell'opera italiana et le chœur de l'Opéra de Parme sans aucune partition, ce qui est d'autant plus remarquable que le programme est varié ; et les changements de programmes survenus seulement deux jours avant le concert n'ont pas eu de conséquences particulières sur le déroulé de la soirée. En contact constant avec ses chanteurs, Crescenzi les aide à se dépasser, se montrant particulièrement attentif à Benitez, dont c'était le premier engagement sur une scène importante, et à Difabiani, arrivé donc au tout dernier moment.

Le fuoco di gioia n'est pas une soirée de gala ordinaire puisqu'il s'agit d'un concert caritatif et festif qui se déroule dans une ambiance joyeuse, si joyeuse même que le personnel, farceur, envoie des milliers de « drapeaux » à l'effigie de Verdi ou aux couleurs de l'Italie avec imprimé « Viva Verdi » ; mais est-ce étonnant à Parme où le compositeur est adulé ? Les artistes invités pour l'occasion ont donné le meilleur d'eux même pour une juste cause avec une mention particulière à Ivan Difabiani et Renata Lamanda qui ont remplacé leurs collègues au pied levé avec brio.

Parme. Teatro Regio, le 17 octobre 2017. Giuseppe Verdi

(1813-1901) : extraits de Otello ("Fuoco di gioia"), Un ballo in maschera (Preludio, "La rivedrà in estasi", "Ecco l'orrido campo", "Teco io sto"), I vespri siciliani ("O tu Palermo"), Il corsaro ("Non so, le tetre immagini"), La forza de destino ("Il santo nome di Dio sia benedetto", "Pace, pace, mio Dio"), Il trovatore ("Vedi le fosche notturne spoglie", "Stride la vampa"), Rigoletto (Gualtier Maldé... Caro nome", "Cortigiani, vil razza, dannata"), La traviata ("Invitato a qui seguirmi", "Addio del passato"), Aida ("Ritorna vincitor"), Simon Boccanegra ("Inferno ... Sento avvampar nell'anima"), Don Carlo ("O don Fatale... O mia regina", "Ella giammai m'amò", "Il grande inquisitor... Son io dinanzi al re"), I lombardi alla prima crociata (No... Giusta causa), Nabucco ("Va pensiero"). Francesca Benitez, soprano; Saioa Hernandez, soprano; Renata Lamanda, mezzo soprano; Désirée Rancatore, soprano; Dimitra Theodossiou, soprano; Ivan Defabiani, ténor; Marco Spotti, basse; Angelo Veccia, baryton; Riccardo Zanellato, basse. Choeur de l'Opéra de Parme, Orchestra dell'Opera italiana. David Crescenzi, direction.

CD, compte rendu critique.
HAYDN 2032 : VOL 5.
Symphonies / Kraus / L'homme
de génie. Kammerorchester
Basel. Giovanni Antonini (1

cd Alpha, 2016)

CD, compte rendu critique. HAYDN 2032 : VOL 5. Symphonies / Kraus / L'homme de génie. Kammerorchester Basel. Giovanni Antonini (1 cd Alpha, 2016). Giovanni Antonini, flûtiste remarquable (cf son dernier [cd Telemann, absolument miraculeux par sa musicalité saisissante, CLIC de CLASSIQUENEWS](#) / novembre 2016), est aussi un chef de

talent comme ce nouveau volume de l'intégrale symphonique dédiée à HAYDN le montre. Le maestro poursuit ici son intégrale HAYDN (HAYDN 2032 : toutes les symphonies pour son tricentenaire), un cycle qui nous mène jusqu'en 2032 (le monde actuel existera-t-il encore ?), dans ce nouveau jalon musicalement très abouti, qui dans sa maîtrise en autorisant toutes les grâces délirantes d'un compositeur de génie, éclaire ce bouillonnement jaillissant d'un auteur de premier plan qui joue de la forme sans jamais perdre de vue l'idéal qui l'inspire (comme Haendel). Brillant, Haydn est surtout vrai et profond. La vitalité fruitée des instruments d'époque autorise ce galbe sonore, véritable ivresse dans chaque mouvement dont le caractère singulier est révélé. Face à tant d'équilibre entre sonorité ronde, éloquence caractérisée, détail des timbres, et rebonds dramatiques, – microépisodes et architecture globale, on aimerait bien écouter chef et orchestre dans Mozart (pour des opéras... probablement de la même fougue somptueuse ?).





ACCOMPLISSEMENT ESTHETIQUE ET SONORE.

Le spectre des nuances ainsi déployées, la richesse agogique, le raffinement dynamique et l'idéal du format sonore installent objectivement un nouveau standard pour les orchestres sur instruments d'époque. Voilà enfin un son gorgé de saine vitalité, expressif, élégant et d'une richesse de couleurs et d'intonation, – inouïe. A l'heure où l'interprétation baroque et romantique s'essouffle par manque d'idées, de goût, de « philosophie » globale..., voilà un idéal concret qui pour nous, vaut manifeste et modèle à suivre.

Entre les Currentzis, tapageur, pétulant, radical, et tous les autres directeurs musicaux de leur propre ensemble, qui répètent toujours les mêmes gestes pour toute les œuvres choisies, **Antonini rejoint Dantone**, ... deux chefs actuels de plus en plus convaincants, pour une lecture active, régénérée, magnifiquement abouties des partitions sélectionnées.

Vite que la plupart des ensembles français s'en inspirent. Il y a bien longtemps que l'on avait pas écouté une telle richesse, un tel miracle sonore. Tout le mérite en revient au milanais, Antonini, qui après son intégrale Beethoven avec le Kammerorchester de Bâle, s'attache à dévoiler la fabrique à merveilles haydnienne dans le cadre de son intégrale Haydn 2032. Cycle enthousiasmant. Autant que le projet « authentique » lui aussi de [Kent Nagano récemment annonceur d'un Ring de Wagner sur instruments d'époque \(Le Ring de Wagner sur instruments d'époque par Nagano, dépêche de juin 2017\).](#)

Volume 5 de son intégrale HAYDN 2032, le nouveau cd de

Giovanni Antonini avec le Kammerorchester Basel, souligne avec
élégance et raffinement tout

Le génie de HAYDN



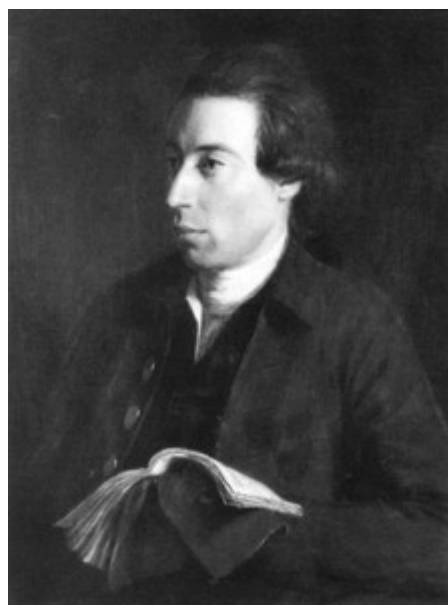
La première Symphonie n°80
(enregistrée en octobre 2016)
affirme une maestria à la fois
savante, franche et naturelle :
puissance, dramatisme « Sturm und
Drang » et aussi marque personnelle,
humour voire facétie qui se met à
distance de la forme sérieuse et de
son développement trop majestueux ?
font les premiers délices de cette
lecture d'une maturité réjouissante.
Haydn gagne ici grâce à la vitalité

nerveuse et surtout tout en souplesse de Giovanni Antonini,
une verve certes classique, purement viennoise, mais traversée
par une élégance de chaque mesure. Il y a le nerf de Gluck et
sa coupe dramatique (opératique), le goût des contrastes
purement formels d'un CPE Bach, mais Joseph Haydn apporte
cette conscience élargie du spectre sonore, qui cultive un
rare équilibre entre expérimentation sonore et construction
architecturale. Le souffle feutré intimiste de l'Adagio
démontre la maîtrise du collectif dans l'art des équilibres,
entre éloquence enjouée, enivrée, et grâce purement classique
(équilibre bois, cuivres et cordes : un régal tant les
couleurs détaillées et les respirations sont justes),
annonçant Mozart, sans omettre un feu démiurgique (certes
apaisée et jamais allongé) qui préfigure le maître viennois à
venir : Beethoven.

Le Menuet réinvestit l'énergie active pleine d'entrain et de

belle prestance, énergisant les vocalises des cordes somptueuses dans un Trio porté par l'esprit de la danse: l'élégance du chef convainc totalement et s'inscrit dans une intégrale qui promet d'être passionnante, l'égal des cycles légendaires signés par Harnoncourt, Bruggen et récemment Dantone chez Decca ?

Le volet ici enregistré approfondit le génie symphonique de Haydn, tout en le faisant dialoguer avec l'écriture de son cadet né en 1756, Kraus, – un autre Joseph (de 30 ans plus jeune que Haydn), autre émule du courant Tempête et passion, en extension dans les années 1780, juste avant la révolution et qui est le ferment du Gluck français.



Gluckiste, (claire référence à Iphigénie en Aulide mais avec développement contrapuntique plus dense et une orchestration plus ample) **la Symphonie en do mineur de Krauss**, qui reprend à l'été 1783 à Esterhaza où était Haydn et Gluck, un ancien opus composé en Suède, saisit par sa coupe elle aussi frénétique, mais traversée par une grâce riche en facétie et contrastes, qui enrichit la couleur musicale d'un lieu et d'une époque marquant le destin de

plusieurs grands compositeurs. Le pathétique noble et grave voire lugubre (début) marque les esprits, en une profondeur qui se révèle mozartienne. De Krauss, Antonini souligne la force active, brûlée, embrasée voire éruptive qui en fait un compositeur digne de la frénétique gluckiste en effet. L'arête vive des vagues puissamment dramatiques y est magnifiquement réalisée. La sonorité atteint un idéal exceptionnel entre précision, couleur, expression, clarté et puissance. Que dire de plus. Eblouissant. Logiquement, le disque est CLIC de CLASSIQUENEWS.



Cd, compte rendu, critique. HAYDN : Symphonies 80, 80, 19. KRAUS : Symphonie VB 142 (Kammerorchester Basel – Giovanni Antonini, direction – enregistrements de juillet et octobre 2016 – 1 cd ALPHA, collection « HAYDN 2032 », volume 5 : « l'homme de génie ». CLIC de CLASSIQUENEWS d'octobre 2017.

#BECLASSICAL : 11 jeunes talents à découvrir

PARIS, Cortot. Concert #Be Classical, vendredi 17 novembre 2017, 20h30. ROMANTISME et JEUNES TALENTS. 11 jeunes artistes, vrais tempéraments prometteurs s'exposent à Cortot le temps de ce récital hors normes, tremplin idéal pour favoriser l'émergence artistique et pour le public, la promesse de ... révélations. Le concept du programme cherche à « unir les meilleurs jeunes talents européens à Paris



dans l'une des salles les plus mythique pour son acoustique. » Ils ont remporté des prix lors des principaux concours internationaux (Concours Tchaïkovski, Singapour, Tel Aviv, ARD, Reine Elisabeth, Los Angeles, Concours Bellini, Belvedere...etc), ont moins de 30 ans ; la plupart font déjà une carrière internationale qui leur a permis de fouler les scènes les plus prestigieuses au monde et ils s'unissent pour partager avec le public parisien un concert d'Opéra et de Musique de Chambre sur le thème du Romantisme !

Les 11 artistes sont répartis en un Quatuor à Cordes, un Duo Flûte et Harpe, une Pianiste et quatre Voix pour un programme de musique romantique. A l'affiche des airs d'opéras et des pièces instrumentales de Bizet, Rossini, Donizetti, Schumann, Debussy, Massenet... Pour certains, le concert permet l'expérience de l'écoute et du travail collectif, les instrumentistes jouent avec les chanteurs, respectant leurs attentes et leur respiration (entre autres), et vice versa. L'échange, le partage est donc aussi une valeur partagée entre artistes et avec le public.

GRAND ENTRETIEN avec Jesse Mimeran... En prélude au concert exceptionnel annoncé **ce 17 novembre 2017 Salle Cortot**, où pas moins de 11 jeunes talents parmi les plus prometteurs de leur génération se produiront, le ténor et directeur artistique de l'événement, Jesse Mimeran, explique ses motivations, précise les enjeux de ce récital unique pour les jeunes musiciens... [EN LIRE +](#)



**Concert exceptionnel : #BECLASSICAL
Paris, salle Cortot
Vendredi 17 novembre 2017, 20h30**



[RESERVEZ VOTRE PLACE](#)

avec :
Alexandra CONUNOVA, Violon
Raphaëlle MOREAU, Violon
Manuel VIOQUE-JUDDE, Alto
Yan LEVIONNOIS, Violoncelle
Joséphine OLECH, Flûte
Anaïs GAUDEMARD, Harpe
Célia ONETO-BENSAÏD, Piano
Amélie ROBINS, Soprano
Dara SAVINOVA, Mezzo-Soprano

Jesse MIMERAN, Ténor
Ivan THIRION, Baryton

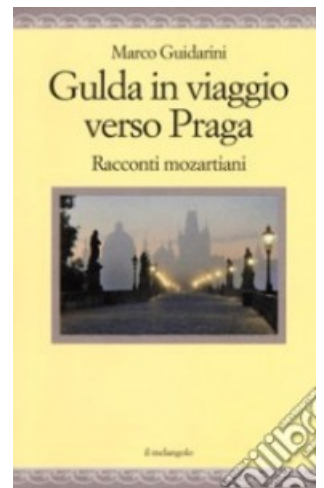
+ D'INFOS :

<http://www.sallecortot.com/concert/beclassical1.htm?idr=7721>



CHEFS. Première littéraire pour Marco Guidarini

CHEFS. Première littéraire pour Marco Guidarini. Le chef d'orchestre italien Marco Guidarini publie son premier livre sous la forme de 11 courtes nouvelles ou « Contes Mozartiens ». Celui dont la critique salue régulièrement à la fois l'élégance, le style, la profonde connaissance des répertoires symphoniques et d'opéra, a cofondé [le Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini, seule compétition qui distingue les jeunes voix belcantistes, capables d'interpréter Rossini, Bellini, Donizetti \(le prochain Concours a lieu à Vendôme en France, les 3 et 4 novembre 2017\)](#). Marco Guidarini publie ainsi son premier livre.



Le maestro, docteur « ès lettres » n'est pas seulement un intellectuel de haute volée, mais un conteur pour la circonstance, dont les lecteurs mesureront la fine inspiration. Celle d'un musicien cultivé devenu écrivain. « ***Gulda in Viaggio verso Praga*** » (Gulda sur la route de Prague) qui sort en octobre 2017 aux éditions Il Melangolo, est disponible déjà sur le net, et le Maestro en assurera la présentation officielle le 24 octobre à la librairie Feltrinelli à Gênes.

Actuellement, le maestro qui a récemment ouvert le festival

international de Macao en Chine avec Andréa Chénier de Giordano, dirige son nouvel orchestre le « Mitteleuropa Orchestra », tout le mois d'octobre, puis sera de retour en France, à Vendôme pour la 7ème édition du Concours International de belcanto Vincenzo Bellini dont il est le Président-co fondateur (3 et 4 novembre prochains).

Ensuite, dans la foulée, le chef dirige à Buenos Aires « Gianni Schicchi » de Puccini, oeuvre inscrite au programme pédagogique de l'Instituto Superior de Arte du mythique Teatro Colon, et pour les auditions de sélection argentines du Concours Bellini 2018 que le gouvernement argentin soutient depuis 2016. Prochain entretien avec Marco Guidarini au sujet de son premier ouvrage.



En LIRE + :

Reportage vidéo [CONCOURS INTERNATIONAL VINCENZO BELLINI](#)
Reportage vidéo [L'Académie d'été BELLINI à Vendôme \(été 2016\)](#)

Prochain [CONCOURS BELLINI 2017, les 3 et 4 novembre 2017 à Vendôme](#)

Recréation mondiale du PARADIS PERDU de Théodore Dubois (1878)

TOURCOING, les 24 et 26 novembre 2017. Dubois : Le Paradis perdu. Création événement. Jean-Claude Malgoire n'a jamais été en reste d'une nouvelle exhumation. Combien de compositeurs aujourd'hui explorés, a-t-il en visionnaire déjà révélé l'intérêt et la valeur ? Dubois en fait partie et bien avant la nouvelle vague de redécouverte du romantisme français, le fondateur de l'Atelier Lyrique de Tourcoing

savait mesurer et approfondir sa propre intuition au service de l'académique (Prix de Rome 1861), Théodore Dubois. Jean-Claude Malgoire a déjà exhumé, avant tout le monde, son opéra Aben Hamet, directement inspiré de Chateaubriand (Le dernier Abencérage, écrit dans sa thébaïde de la vallée aux loups, 92).



A Tourcoing les 24 et 26 novembre 2017, les musiciens, chef, instrumentistes et chanteurs ressuscitent l'oratorio français romantique inspiré de Milton.

A l'époque du Second Empire et de la III^e République, Théodore Dubois, auteur officiel et célébré (professeur puis directeur du Conservatoire, organiste à La Madeleine, surtout membre de l'Institut...) est aussi un compositeur d'une intégrité absolue, d'une finesse séduisante, voire davantage... A Dubois, revient le mérite d'une carrière scrupuleuse, menée avec loyauté et de sa propre volonté, sans éclat ni sens de la provocation: au contraire, le tempérament du musicien est proche de son style: digne, équilibré, raffiné... Habité et défenseur d'un idéal académique qui recherche avant tout la clarté, Dubois étonne, surprend, et ici convainc sans réserve.

□Elégance dramatique

Son oratorio *Le Paradis Perdu* (1878) est ici recréé dans sa version orchestrale complète, à la différence des tentatives antérieures, reconstituée mais de façon subjective et incomplète en effectif allégé (Côte St-André 2011, cd paru dans la foulée en 2012). Le tempérament dramatique d'un Dubois inspiré par l'action sacrée se dévoile et s'intensifie grâce aux couleurs de l'orchestre : sens du drame, renouvellement du genre de l'histoire sacrée, séduction immédiate des mélodies, écriture subtile et d'une finesse qui évite le creux comme le décoratif.

En plus d'être un poète musicien, Dubois, excellent artisan, est aussi un architecte: l'alternance des parties instrumentales, chorales, solistiques confirment l'art du Dubois dramaturge (parfait équilibre des 4 parties: *La Révolte*, *L'Enfer*, *La Tentation*, *Le Jugement*), maître des masses chorales: il n'est que d'examiner le rôle dévolu au Diable, agent de la chute d'Adam et d'Eve, pour mesurer la subtilité psychologique avec laquelle le compositeur aborde le caractère: c'est une instance active, provocante, démiurge et évidemment manipulatrice qui critique le pouvoir de Dieu et la

Création, sait conduire ses troupes célestes, séduire et perdre définitivement le couple originel en inspirant à la trop naïve Eve, le poison de l'orgueil et de la suffisance. C'est un rôle digne de Mephisto chez Gounod (Faust) ou Berlioz (Damnation de Faust); une relecture passionnante, propre à la fin de siècle romantique, dans l'histoire du personnage. Tout l'art de Dubois se concentre dans ce profil imprévu et aussi dans le traitement du chœur des Damnés qu'il sait haranguer, électriser, piloter jusqu'à la victoire finale.

Recréation mondiale du PARADIS PERDU de DUBOIS dans sa version pour orchestre...

A noter au fil de l'oeuvre : le personnage d'Eve : pureté originelle et tendresse extatique (duo avec Adam: "Aimons-nous", partie III) puis jeune ambition influençable et si manipulable; celui de l'Ange, figure surnaturel et fantastique au souffle bien calibré ; Satan dont Dubois exprime sans fard et de façon directe, la facétie active, son cynisme bonimenteur...



Commande de la Ville de Paris, comme un geste de généreuse rechristianisation après les horreurs commises pendant la Commune, **Le Paradis Perdu d'un Dubois, mûr et sûr de son style (41 ans)** est bien davantage qu'un exercice de démonstration académique.

Amertume haineuse et esprit de vengeance d'un Satan volubile, effusion tendre et amoureuse et trop fragile du premier couple, diversité caractérisée du chœur (souplesse éthérée des Séraphins; hargne des Rebelles; conspiration des Damnés d'où émerge le trio mordant, dissident d'Uriel, Molock, Bélial...; prière et compassion du dernier chœur pour le jugement final)... sans omettre, l'évocation des gouffres infernaux qui occupe avec tendresse, raffinement et élégance là encore (trois caractères emblématiques de la manière de Dubois) toute la seconde Partie (intitulée l'Enfer avec l'incantation fourbe et victorieuse du chœur exaltant "flamme toujours vivante au séjour d'épouvante": chef d'oeuvre d'écriture chorale doublé d'un sens prosodique si délectable... la succession des tableaux compose une fresque édifiante et moralisatrice qui satisfait amplement sa fonction première. D'ailleurs, Dubois recycle un projet lyrique antérieur, remontant à 1871... Il obtient le Premier Prix du Concours parisien auquel il avait concouru; ex aequo avec un autre compositeur à redécouvrir d'urgence Benjamin Godard, auteur dans le même contexte d'un Tasse tout aussi abouti. Son opéra Dante est récemment édité en octobre 2017.

Mésestimé et objet de complots tenaces, Dubois connu avec son Paradis Perdu, de nombreux déboires: le librettiste Blau réclamant la moitié du Prix obtenu; les chanteurs à la création au Châtelet n'étant pas satisfaisants; l'édition de la partition étant payée par l'auteur seul...

Dévoilant la version inédite pour orchestre en création mondiale, Jean-Claude Malgoire a bien raison de se passionner pour le tempérament d'un Dubois raffiné et dramatique qui en 1878 participe avec éclat à la politique de pacification, de fraternisation et de réconciliation de la Ville de Paris, pour effacer les blessures et les haines nées pendant et après la Commune...

TOURCOING, les 24 et 26 novembre 2017. Dubois : Le Paradis perdu.

[Théodore Dubois \(1867-1924\)](#)

[Le Paradis Perdu \(1878\)](#)

[vendredi 24 novembre 2017 à 20h](#)

[dimanche 26 novembre 2017 à 15h30](#)

[Tourcoing Théâtre Municipal R. Devos](#)



[RÉSERVEZ VOTRE PLACE](#)

CREATION MONDIALE

*dans l'instrumentation originale d'après le manuscrit
autographe de Théodore Dubois*

Drame-oratorio en quatre parties

Livret d'Edouard Blau d'après le poème de John Milton

Direction musicale : Jean Claude Malgoire
Conception visuelle et scénographie : Jacky Lautem
Ève : Magali Simard-Galdes, soprano
Adam : Antonio Figueroa, ténor
Satan : Marc Boucher, baryton
L'Archange : Mireille Lebel, mezzo-soprano
Uriel, le Fils : Denis Mignien, ténor
Molock : Philippe Favette, baryton
Belial : Kamil Ben Hsain Lachiri, baryton-basse

Choeur de chambre de Namur
(préparation du choeur Thibaut Lenaerts)

La Grande Écurie et la Chambre du Roy
Coproductioin avec le Festival Classica de Saint Lambert
(Canada)

VENDÔME : CONCOURS BELLINI 2017

VENDÔME, les 3 et 4 novembre 2017. CONCOURS BELLINI 2017. Rien n'égale en intensité et discernement critique, le Concours fondé par **Marco Guidarini et Youra Smirnof-Simonetti** qui entend distinguer les voix actuelles les plus prometteuses dans l'art si subtil du bel canto romantique italien et français. A l'heure où tant de chanteurs ne savent plus

incarner les rôles mozartiens, rossiniens, belliniens, il était temps de favoriser la permanence d'un art lyrique qui reste fragile. Pourtant les plus grandes divas ont toutes été de fabuleuses belcantistes : Maria Callas en témoigne.



Les nouvelles voix belcantistes et belliniennes s'exposeront à Vendôme les 3 et 4 novembre 2017. Qui sera le lauréat 2017, capable de chanter, ciseler, sublimer le chant romantique italien ? De Bellini, Donizetti, Rossini ? ... 2 soirées incontournables, à moins d'1h de PARIS. [EN LIRE +](#)

CONCOURS international Vincenzo BELLINI

7ème édition à VENDÔME (41)

Vendredi 3 novembre 2017

19h : demi-finale

Samedi 4 novembre 2017 20h : finale

Places payantes [sur réservation](#)

INFOS & RÉSERVATIONS :

(réservation des places pour la finale)

www.bellinibelcanto-internationalcompetition.com

Contact : musicarte-org@live.fr /

Secrétariat Musicarte : 06 09 58 85 97

Auditorium du groupe Monceau Assurances

1, avenue des Cités Unies de l'Europe

41 100 Vendôme

En face de la gare TGV Vendôme-Villiers

Parking sur place

Concours International de Belcanto Vincenzo Bellini

FRANCE 2017 – 7^{ème} ÉDITION

